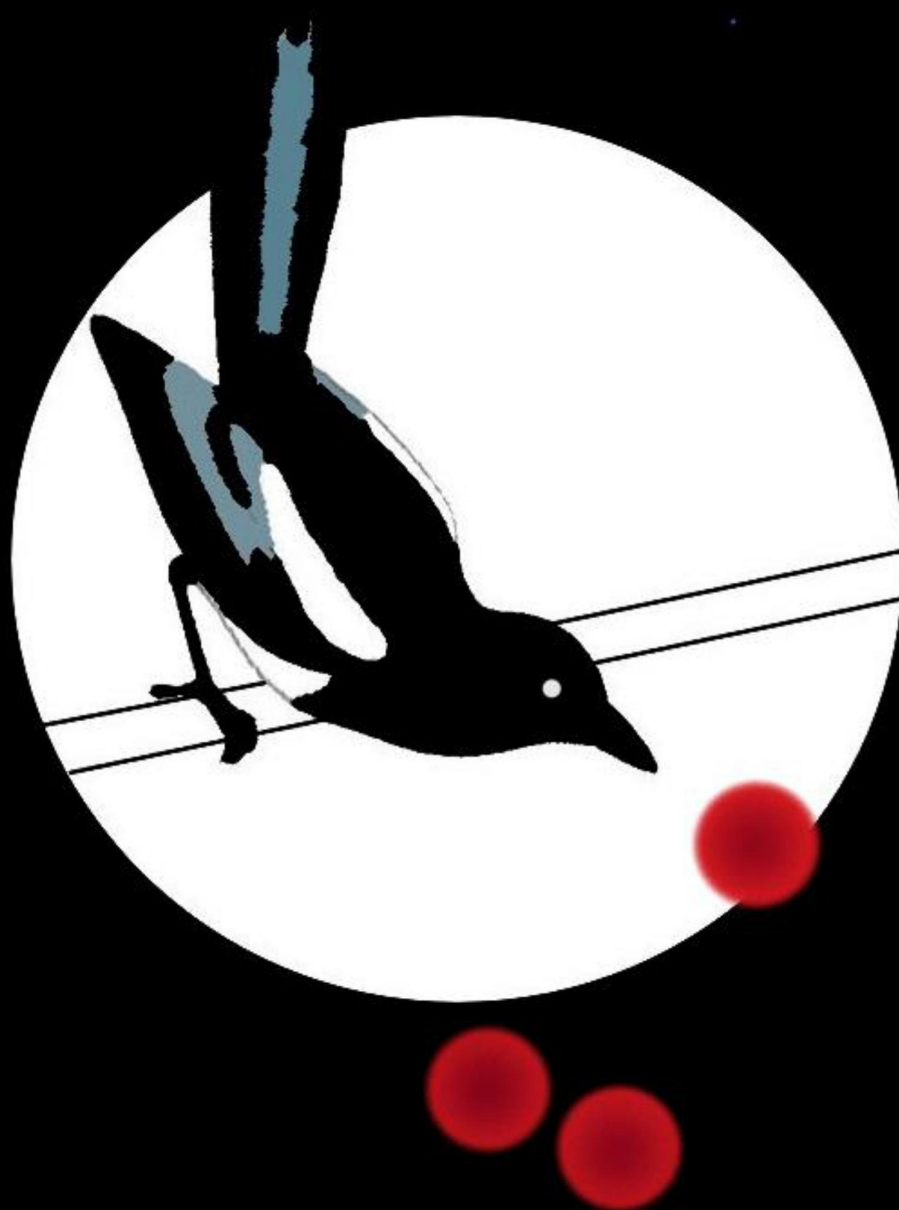


Et toujours une longueur d'avance

Odile Lacaille d'Esse



Odile Lacaille d'Esse

Et toujours
une longueur d'avance

© Odile Lacaille d'Esse, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9428-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

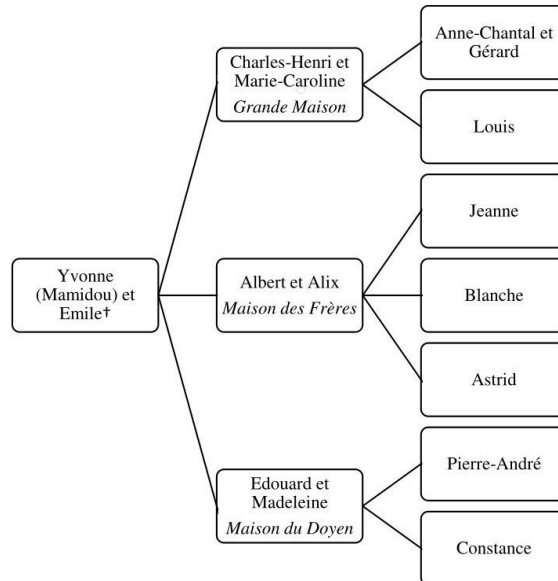
Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À ma sœur Hélène,
avec laquelle j'aurais aimé écrire ce roman à quatre mains*

Les personnages principaux

Les Lantay



Les autres personnages

Le Comte (Eugène†) et la Comtesse (Elisabeth) d'Armanjeux, parents de Marie-Caroline de Lantay

Jean-Marie, le simplet du village, ami d'Alfred Roumiguët (quincailler à Cluny)

François Ravineau, amoureux de Jeanne de Lantay

Fernand Ravineau, agriculteur, père de François

Raymond et Isabelle Bontemps, voisins et amis des Lantay

Le docteur Reynié, médecin du village

L'adjudant-chef Labornet, sous-officier de gendarmerie

1

Lundi 1er juillet 1974, le matin

Une pâture à l'écart du village, le Roc-Pertus, accueillait quelques Charolaises placides. Roc-Pertus ! Le nom fleurait bon le roman courtois ou le livre d'heures. Sol ingrat, épierrements, ronciers impénétrables, le lieu était d'ailleurs à l'avenant, bien loin des terres policées et dopées aux nitrates de l'agriculture productiviste alors en vogue.

Ce constat d'anachronisme, à Colmagny, s'appliquait à tout... ou presque. Il faut dire que le petit village, peuplé d'irréductibles Burgondes, résistait encore et toujours à la modernité ambiante ; il proposait à ses habitants, enchantés de l'aubaine, une existence d'un autre âge qui rappelait, par bien des aspects, la correspondance d'une certaine Marquise de Sévigné, près de trois siècles auparavant. Réunions devant l'âtre, soirées tricots et ragots, cloche appelant aux repas, visites aux animaux de la ferme, grandes parties intergénérationnelles de colin-maillard, cela aurait pu se dérouler des décennies en amont. Un voyage dans le passé qui permettait d'échapper au consumérisme forcené et à l'individualisme triomphant des Trente Glorieuses. Tout le monde en redemandait.

Le cadre s'y prêtait d'ailleurs bien. En-dehors d'un château d'eau, fort laid, qui déparait le point culminant de la colline, ce village bourguignon du Clunysois affichait un look assez désuet. Toits en lauzes rescapés de la mode invasive des tuiles mécaniques, église romane trapue à souhait et vieux murs de pierres sèches plus ou moins croulants contribuaient à l'atmosphère surannée des lieux. Rien n'y manquait, y compris les tas de fumier malodorants dans les cours de ferme ou le pré à cochons trônant en plein cœur du village.

La maison des Lantay, quant à elle, datait des années 1860. Elle était passée d'une génération à l'autre depuis un bon siècle. Rien d'étonnant à cela : à cette époque, les lignées de hobereaux se transmettaient sans faillir les héritages fonciers et les obligations afférentes. Bien campée sur deux ailes en U, qui délimitaient une petite cour d'entrée, elle présentait la silhouette un peu massive des bâtisses bourgeoises du Second Empire, sans en afficher l'excentricité. Pas de faux mâchicoulis ou d'ogives néo-gothiques, pas de coupoles orientalisantes ni même d'arcs outrepassés, elle se contentait d'une parure plus modeste : un toit

en tuiles vernissées « écailles de poisson » dont le bleu presque noir attirait l'œil. Un moyen comme un autre d'affirmer le statut social des propriétaires ; moyen efficace d'ailleurs si l'on en croit le qualificatif de « château » dont usaient volontiers les paysans locaux, tandis que les initiés évoquaient plus simplement « la Grande Maison ».

À l'heure de la famille nucléaire, frileusement resserrée autour du couple et de ses enfants, Colmagny restait le fief d'une famille élargie ; celle-ci avait, par des achats successifs, colonisé la partie haute du village, jugée plus noble que le « bas ». Tantes, oncles, grands-tantes, grands-oncles et cousins-cousines à la mode de Bretagne investissaient les lieux deux fois par an : à Pâques et pendant l'été. S'y ajoutaient quelques amis très proches considérés comme partie intégrante du clan familial.

Au sein de cette vaste tribu, seuls résidaient sur place le baron de Lantay, sa femme et leur fils Louis. Héritiers de la Grande Maison et de la ferme attenante, ils tentaient, bon an, mal an, de subvenir à leurs besoins sans sacrifier aux pratiques contestables de l'agriculture intensive. Leur fille, Anne-Chantal, bien consciente des réalités de l'époque, avait pris le large après son bac, obtenu avec mention « très bien », pour entamer, avec brio, une prépa scientifique à Dijon. Nostalgique d'un passé idéalisé, Louis avait, quant à lui endossé, par vocation, le costume de gentleman farmer légué par ses aïeux, et défendait bec et ongles des méthodes ancestrales qui remontaient au XIX^e siècle, voire à l'Ancien Régime.

Pour l'heure, il s'acheminait vers la Maison du Doyen où sa cousine Constance était arrivée la veille pour passer les Grandes Vacances avant d'attaquer une terminale littéraire au lycée privé de Chalon. Queue en panache et poil au vent, Irak, son fidèle Briard, accompagnait le jeune homme, tentant en vain d'échapper aux attaques en piquée de Chouki, une pie apprivoisée, dont l'occupation favorite consistait à martyriser le pauvre chien.

Assis à l'entrée de son jardin, Jean-Marie, l'idiot du village, l'interpella d'une voix sonore :

— T'étions pas aux champs, le Louis ?

Le gogol nourrissait une affection sincère pour le jeune Lantay qui, doté d'une nature aimable, acceptait volontiers de tailler une bavette avec lui alors que la

plupart des autochtones l'ignoraient avec superbe. Mais la pie ne pouvait l'encaisser et, délaissant son bouc émissaire favori, se mit à jouer les stukas au-dessus de son crâne dégarni.

— Ma, ké-ce ké me veut don c'te folle ?

— Chouki, arrête !

Peu docile, le bel oiseau bicolore effectuait des figures dignes d'un as de voltige aérienne : deux loopings et une vrille plus tard, elle s'empara d'un cheveu grassex qui avait échappé aux ravages de la calvitie et, brandissant son larcin comme un trophée, vint atterrir tout en douceur sur l'épaule de son maître. Jean-Marie maugréa.

— J'vas t'clouer à l'entrée de mon tinailler¹. T'l'auras pas volé !

L'image des effraies crucifiées pendant des décennies à la porte des granges eut raison de l'humeur facétieuse du corvidé qui, après un regard sombre en guise de baroud d'honneur, préféra battre en retraite sur un poteau électrique en jacassant à l'envi.

— C'est ben quand même une drôle d'idée d't'encombrer d'c'te bestiole !

— Moi qui pensais te garder un rejeton de la première couvée...

— Sûr que non ! Les œufs à la rigueur... Et encore, y'aura sûrement pas de quoi en faire une ventrée !

— Sinon, quoi de neuf ?

La question, récurrente dans les conversations, convenait bien mal à la quiétude ambiante car il ne se passait jamais rien à Colmagny : aussi l'interrogation restait-elle le plus souvent sans réponse, suscitant un simple haussement d'épaules qu'accompagnait une mine désolée. Louis fut donc surpris de voir s'allumer, dans le regard éteint de son interlocuteur, une étincelle sournoise tandis qu'une grimace de connivence révélait des gencives édentées où subsistaient quelques rares chicots noirâtres.

— J'peux ben t'le dire à toi : ma vas pas y crier sur tous les toits !

— OK, dis m'en plus.

— Va don' voir du côté du Roc-Pertus. Te vas en tomber su'l'cul !

— Au Roc-Pertus ?

— Vas-y voir, j't'y dis ! Derrière vot' châtiau-fort.

Ledit « château », baptisé Fort Richard, avait été construit une dizaine d'années auparavant par une poignée de cousins-cousines, pré-adolescents, dont la culture médiévale se limitait à la lecture de Johan et Pirlouit ou des Romans de la Table ronde. Installé sur un épierrement agricole, il se limitait à quelques mètres linéaires de « fortifications » branlantes, dont l'élévation n'excédait pas la taille d'un bambin de trois ans ; l'unique tour, à l'angle sud-ouest, abritait, au maximum, deux personnes en position accroupie ; couverte d'une voûte en encorbellement presque stable, elle servait d'abri en cas de gros temps. Le reste était abandonné à la végétation : quelques chênes pubescents étiés se partageaient les lieux avec un gros noyer dont une branche souple, presque horizontale faisait office de balançoire. Assauts vaillamment repoussés, sièges interminables, trahisons et félonies à gogo, l'imagination des enfants pouvait s'exprimer à loisir entre ces murets de pierres sèches. Inutile de convoquer le conseil scientifique ou de réclamer la caution du CNRS pour faire revivre un Moyen Age plein de bruits et de fureurs, pas très authentique il est vrai, mais tellement vivant. Louis, qui n'était pas retourné sur place depuis des années, ayant abandonné la place aux « petits », en gardait un excellent souvenir et se promit d'aller y faire un tour avec Constance.

— Sur ce, j'avions à faire, dit Jean-Marie en se levant, ben l'bonjour à m'sieur le Baron !

Après un regard suspicieux à Chouki, toujours perchée au sommet du poteau, il extirpa de sa besace, un béret informe qu'il avait agrémenté d'un curieux pompon rouge en souvenir de son service militaire dans la marine nationale. Il l'enfonça jusqu'aux yeux. La prudence s'imposait !

Lundi 1er juillet 1974, l'après-midi

Une petite barrière de bois, fermée par un simple fil de fer, empêchait la pérégrination des quelques Charolaises qui occupaient les lieux : bien installées sous un noyer, ces dernières rumaient de concert et ne manifestaient, d'ailleurs, aucune envie d'aller voir ailleurs si l'herbe était plus verte. L'arrivée de Louis et de Constance ne suscita de leur part qu'un intérêt fugace qui retomba bien vite au profit de l'ataraxie naturelle des bovins.

— Tu es sûr qu'on ne risque rien ?

— Sûr.

— Je ne suis quand même pas très rassurée, il y a un taureau non ?

— C'est un taurillon, aucun problème !

— N'empêche... il est déjà costaud je trouve !

— À peine huit quintaux, avance !

La jeune fille ne se le fit pas dire deux fois et entama un sprint jusqu'à l'épierrement qu'elle gravit comme un cabri. Il faut dire qu'avec son look baba cool - ample jupe fuchsia, tunique indienne et cheveux auburn, ruisselant en vagues ondulées sur les épaules - elle n'avait rien d'une paysanne. Louis, vêtu d'une veste en tweed, d'un pull à torsades et d'un pantalon en velours côtelé, s'il affichait un look plus rural, ne se fondait pas davantage dans un décor où régnait en maître le bleu de travail, une tenue nettement moins aristocratique. De toute façon, les Charolaises n'avaient cure de ces modes vestimentaires et, sans plus se soucier des visiteurs, poursuivirent avec application leur rumination collective.

— Bon alors, que cherche-t-on ?

— À dire vrai, je n'en sais rien. Jean-Marie n'a pas été franchement explicite !

Progressant difficilement, les deux jeunes se faufilèrent entre les prunelliers et autres ronciers. À l'arrière de l'épierrement, les pluies diluviennes du printemps précédent avaient provoqué un glissement de terrain, rendant le cheminement